Le vertige du progrès

Un mathématicien qui parle d'intelligence artificielle : voilà qui est à la mode. Nombre de mes confrères s'y sont essayés et ceux-là mêmes qui cultivent d'ordinaire un discours rigoureusement ordonné ont parfois cédé à l'émotion, offrant de la situation une image quelque peu caricaturale.

Pour la première fois de ma vie, j'ai entendu parler du prix d'une démonstration, chiffré en millions et associé à OpenAI. Dans le monde qui est le nôtre, l'investissement scientifique répond aussi à des impératifs commerciaux. Et, de ce point de vue, l'opération a parfaitement fonctionné. Faut-il en conclure que l'intelligence artificielle va remplacer la recherche ? Je ne le crois pas. Ces entreprises n'investiront pas indéfiniment pour le seul avancement du savoir. Quant aux outils eux-mêmes, leurs performances méritent encore d'être examinées avec recul : certains résultats présentés comme inédits figuraient déjà dans la littérature, et la vérification de ce que produisent ces systèmes demeure essentielle.

Mais relativiser ces annonces n'est pas nier la transformation qui vient.

Qu'adviendra-t-il, dès lors, du métier de mathématicien ? Il y a deux siècles naissait la photographie. Nombre de peintres, qui gagnaient leur vie en immortalisant les patriarches de familles aisées, virent leur existence bouleversée. L'invention de la photographie était-elle un mal ? La question ne se pose pas : on n'arrête pas, comme chacun sait, la marche glorieuse du progrès. Les peintres n'ont pas disparu, mais leur métier s'est transformé. On ne peint plus nécessairement des portraits réalistes, et moins encore des patriarches. Il ne devait pourtant pas faire bon être peintre en ces temps de transition.

Le mathématicien d'aujourd'hui se trouve dans une situation analogue. L'intelligence artificielle remodèlera son métier, cela ne fait guère de doute. Est-ce regrettable ? Je n'en suis pas persuadé : le monde de la recherche n'a jamais été le paradis des chercheurs. Mais ceux qui l'habitent doivent désormais affronter l'incertitude d'un monde qui change plus vite qu'ils ne peuvent l'anticiper.

Est-ce la première fois ? Non. La crise des fondements rappelle que les mathématiques ont déjà connu de profondes secousses intellectuelles. Quant aux transformations du travail, les luddites anglais brisèrent les métiers mécaniques qui menaçaient leurs conditions d'existence. L'histoire nous apprend qu'une innovation peut ouvrir de nouvelles possibilités tout en fragilisant ceux dont elle bouleverse l'activité. Il est facile, après coup, de célébrer le progrès. Il est moins facile de le vivre.

Ce qui frappe aujourd'hui, c'est l'ampleur et la rapidité du bouleversement. Si les mathématiciens font la une, c'est aussi grâce aux ambitions publicitaires de quelques entreprises. Mais la plupart des métiers intellectuels sont potentiellement concernés. On peut s'en réjouir, s'en inquiéter, ou éprouver les deux sentiments à la fois. On peut surtout se demander qui bénéficiera de ces transformations et qui en supportera le coût. La révolution industrielle a profondément modifié le travail manuel ; rien ne garantit que les conséquences de l'intelligence artificielle sur le travail intellectuel seront moins importantes.

Vivons-nous une époque passionnante ? Assurément, et j'en ressens toute l'excitation. Mais je dois avouer que je suis un peu dépassé par la vitesse de l'évolution. Je ne sais pas à quoi ressemblera notre métier dans dix ans, ni jusqu'où iront ces technologies. Cette incertitude n'est pas une raison de les rejeter. Elle n'est pas davantage une raison de considérer toutes leurs conséquences comme souhaitables. A-t-on le droit d'être anxieux ? Tout autant.